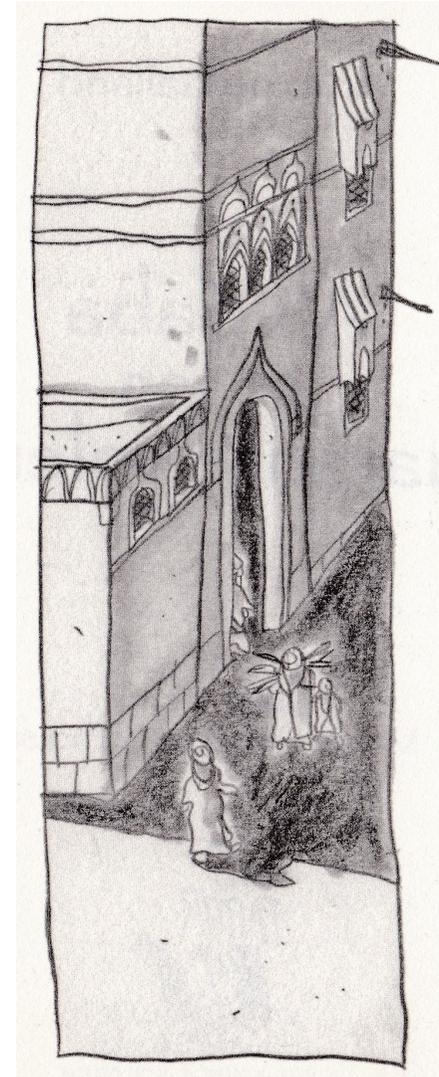


Ali Baba et les quarante voleurs

Antoine Galland

Extrait 1



Dans une ville de Perse, il y avait deux frères ; l'un se nommait Cassim, et l'autre Ali Baba. Comme leur père ne leur avait laissé que peu de biens, et qu'ils les avaient partagés également, leur fortune aurait dû être égale : le hasard néanmoins en disposa autrement.

Cassim épousa une femme qui, peu de temps après leur mariage, devint héritière d'une boutique bien garnie, d'un magasin rempli de bonnes marchandises, et de biens en fonds de terre, qui le mirent tout à coup à son aise, et firent de lui un des marchands les plus riches de la ville.

Ali Baba, au contraire, qui avait épousé une femme aussi pauvre que lui, était logé fort pauvrement, et il n'avait d'autre moyen pour gagner sa vie, et de quoi s'entretenir lui et ses enfants, que d'aller couper du bois dans une forêt voisine, et de venir le vendre à la ville,



chargé sur trois ânes qui étaient toute sa possession.

Ali Baba était un jour dans la forêt, et il achevait d'avoir coupé assez de bois pour charger ses ânes, lorsqu'il aperçut une grosse poussière qui s'élevait en l'air, et qui avançait droit de son côté.

Il regarda attentivement, et il distingua une nombreuse troupe de gens à cheval qui venaient d'un bon train.

Quoiqu'on ne parlât pas de voleurs dans le pays,

Ali Baba néanmoins pensa que ces cavaliers pouvaient en être. Sans se soucier de ce que deviendraient ses ânes, il songea à sauver sa personne. Il monta sur un gros arbre, dont les branches à peu de hauteur se séparaient en rond, si près les unes des autres qu'elles n'étaient séparées que par un très petit espace. Il se posta au milieu avec d'autant plus d'assurance, qu'il pouvait voir sans être vu ; et l'arbre s'élevait au pied d'un rocher isolé de tous les côtés, beaucoup plus haut que l'arbre, et escarpé de manière qu'on ne pouvait monter au haut par aucun endroit.

Les cavaliers, grands, puissants, tous bien armés, arrivèrent près du rocher, où ils mirent pied à terre.

Ali Baba, qui en compta quarante, ne douta pas, à leur mine et à leur équipement, qu'ils fussent des voleurs. Il ne se trompait pas : c'étaient des voleurs qui, sans faire aucun tort aux environs, allaient exercer leurs brigandages bien loin et avaient là leur rendez-vous. Et ce qu'il les vit faire le confirma dans cette opinion.

Chaque cavalier débrida son cheval, l'attachâ, lui passa au cou un sac plein d'orge qu'il avait apporté sur la croupe. Puis ils se chargèrent chacun de valises qui parurent si pesantes à Ali Baba, qu'il jugea qu'elles étaient pleines d'or et d'argent.

Le plus voyant, chargé de sa valise comme les autres, qu'Ali Baba prit pour le capitaine des voleurs, s'approcha du rocher, près du gros arbre où il s'était réfugié et, après qu'il se fut frayé un chemin au travers de quelques arbrisseaux, il prononça ces paroles si distinctement : « SÉSAME, OUVRE-TOI », qu'Ali Baba les entendit. Dès que le capitaine des voleurs les eut prononcées, une porte s'ouvrit ; et après qu'il eut fait passer tous ses gens devant lui, et qu'ils furent tous entrés, il entra aussi, et la porte se ferma.

Les voleurs demeurèrent longtemps dans le rocher ; et Ali Baba qui craignait que l'un d'eux ou que tous ensemble ne sortent s'il quittait son poste pour se sauver, fut contraint de rester dans l'arbre et d'attendre avec patience. Il fut tenté néanmoins de descendre pour se saisir de

deux chevaux, en monter un, et mener l'autre par la bride, et de gagner la ville en chassant ses trois ânes devant lui ; mais l'incertitude de l'événement fit qu'il prit le parti le plus sûr.

La porte se rouvrit enfin, les quarante voleurs sortirent ; et comme le capitaine était entré le dernier, il sortit le premier, et après les avoir vus défiler devant lui, Ali Baba entendit qu'il fit refermer la porte, en prononçant ces paroles : « SÉSAME, REFERME-TOI. » Chacun retourna à son cheval, le rebrida, rattacha sa valise et remonta dessus. Quand ce capitaine enfin vit qu'ils étaient tous prêts à partir, il se mit à la tête, et il reprit avec eux le chemin par où ils étaient venus.